

Lecture 1 : Incipit : Un narrateur qui voit clair

TP1 : Lire : « Je connais aussi ce soldat allemand (p.46) ...pourquoi je combattais (p.56) »
Le train s'est arrêté à la gare de Trêve, et sur le quai des familles observent le train. Soudain, un enfant vient jeter une pierre contre le wagon en interpellant les déportés. Une discussion éclate entre le narrateur qui avait un souvenir positif de Trêves, et le gars de Semur pour qui tous les Allemands sont des « boches », des ennemis héréditaires. Mentalement, le narrateur fait l'inventaire des Allemands qu'il connaît.

1) D'après les premières réactions du soldat allemand d'Auxerre et de l'enfant allemand de Trêves face aux prisonniers français, comment les considèrent - ils ?

Comme des terroristes ou des bandits.

Répondre aux questions sur le passage :

« Ce soldat allemand désire me poser une question (p.50)... a continué (p.55) »

2) Dans quelles circonstances se déroule la scène ? *Le narrateur est détenu au secret, à la prison d'Auxerre, après son arrestation par la Gestapo. Un gendarme allemand tente de le confronter avec un résistant passé aux aveux. Une sentinelle d'une quarantaine d'années qui a assisté à la scène lui demandera très poliment en allemand pourquoi il a été arrêté.*

3) Pourquoi le narrateur accepte-t-il, cette fois, de répondre à la sentinelle ? *Le narrateur germanophone décide de répondre à cette question parce qu'elle débouche sur un dialogue : en effet, selon lui, le soldat qui demande « qui êtes-vous » ne peut manquer de se poser aussi la question : « qui suis-je pour avoir utilisé mon arme afin d'empêcher votre fuite ? » .*

4) Citez deux répliques de la page 53 qui montrent que le narrateur a vu juste.

« Alors », je lui demande, « pourquoi êtes – vous ici ? »

« C'est la question », dit-il

5) Pourquoi le soldat allemand n'a-t-il aucun argument vraiment convaincant quand il affirme qu'il n'a voulu aucune guerre et qu'il n'a rien à voir avec la Gestapo ?

En uniforme, armé d'un fusil, il doit empêcher les prisonniers français de la Gestapo de s'enfuir d'une prison en France occupée.

6) Quelle explication philosophique le narrateur donne – t- il de sa détention en prison et de la présence du soldat en face de lui ? *Il explique qu'il est en prison, parce qu'il est libre. Ce paradoxe s'explique par la domination du nazisme. Le narrateur a choisi librement le risque de perdre sa liberté de mouvement en combattant pour éliminer la dictature nazie. C'est parce qu'il n'est pas libre que le soldat n'a pas senti le besoin de s'opposer à la politique guerrière du nazisme, lui qui n'avait souhaité aucune guerre.*

7) Selon le narrateur, des Allemands pouvaient – ils prendre le risque de faire un autre choix que le soldat ? Est – ce convaincant de sa part ?

Les allemands qui se sont opposés au nazisme ont pris le risque de désertir, d'être enfermés en camp de concentration ou fusillés. C'est convaincant de la part du narrateur, parce que son choix l'a conduit « au secret », à la prison et aux interrogatoires de la Gestapo.

8) Quelle différence le narrateur établit-il entre le cas du soldat et celui de l'enfant ?

Le soldat est responsable de s'être mis dans la situation de servir le nazisme ; mais sa condition sociale de chômeur dont la situation matérielle s'est améliorée avec l'arrivée au pouvoir des nazis avait obscurci sa conscience.

Lecture 2 : Manque de lucidité face à la réalité du nazisme

TP2 p.82 à 91 « Les deux automobiles (p.82)...ce voyage est terminé, je rentre (p.91) »
Le narrateur compare le sentiment de perdre le contact avec la réalité qu'il a éprouvé au cours du voyage et celui qu'il a éprouvé avant le voyage du retour, en constatant la façon dont deux militaires françaises se conduisaient en découvrant le camp de Buchenwald.

1) Dans quelles circonstances se produit l'arrivée des deux Françaises ?

Le camp de Buchenwald vient d'être libéré par les déportés de toutes nations qui occupent maintenant les bâtiments des SS, après avoir été désarmés à leur tour par l'armée américaine. Ce jour – là deux femmes en uniformes descendent d'une automobile ; « des filles invraisemblables », répète le narrateur. En faisant d'elles un portrait à thème constant, il insiste sur leur présence féminine « invraisemblable » dans ce camp de déportés. (« Elles avaient ») Trouvant naturel de monopoliser l'attention des hommes présents, elles demandent à visiter le camp : « elles étaient mûres pour une bonne paire de claques » précise le narrateur.

2) Quel sentiment nouveau le narrateur ressent – il quand il se trouve à l'entrée du camp et quelles circonstances produisent ce sentiment ?

Le narrateur a le sentiment de voir la place pour la première fois : elle est vide, c'est le printemps, il fait soleil et la musique fragile d'un air d'accordéon lent évoquant la nature au printemps .Il est profondément ému et ressent l'envie de voir les deux femmes s'en aller car ce qu'il découvre ne peut avoir aucun sens pour elles.

3) Pourquoi, à ce moment précis, la présence de ces visiteuses paraît – elle plus déplacée que jamais ?

« Cet air d'accordéon (...) c'était comme un adieu à cette vie, un adieu à tous les copains qui était morts au cours de cette vie – là. »

4) Pourquoi le narrateur décide – t – il, malgré tout, de les accompagner ?

« Mais ça n'a pas l'air mal du tout », a dit l'une d'elles, à ce moment.

La cigarette que je fumais a eu un goût pénible et je me suis dit que j'allais quand même leur montrer quelque chose. ». La réflexion de la jeune femme est insupportable pour le narrateur.

5) Quelle impression le retour en arrière brutal au voyage de déportation produit – il ?

D'une part, il rend curieux de la visite du camp que réserve le narrateur aux deux femmes ; d'autre part, revenant au thème central du récit, il rappelle à quel point l'expérience de la déportation (encore à venir pour le narrateur et ses compagnons) rend insupportable les réflexions des visiteuses.

6) Quelle partie du camp le narrateur leur fait – il visiter ? *Les installations du four crématoire*

7) Pourquoi donne – t- il le moins d'explications possible ? *Il veut leur laisser le loisir d'imaginer la réalité à partir de ce qu'elles auront vu.*

8) A votre avis, le narrateur regrette – t - il d'avoir participé à cette visite et pourquoi ?

Il le regrette, sinon il ne refuserait pas d'accompagner celle qui insiste pour continuer. Il pense que l'heure n'est pas aux explications, mais au respect et à la compassion vis – à – vis de toutes les victimes du camp. D'ailleurs, il n'est pas certain que quelqu'un d'extérieur au camp puisse comprendre de quoi il s'est agi : « c'était idiot d'essayer de leur expliquer. »

Lecture 3 : *Rouge espagnol, la filiation inversée*

TP 3 : « Subitement, il n'y a plus d'arbres (p.124)...la mort, c'est quand même beaucoup plus con (p.135)

Après avoir réfléchi sur le sentiment d'irréalité (perte de contact avec la réalité), le narrateur raconte plusieurs de ses chocs avec la réalité en retrouvant des Français après la libération du camp de Buchenwald, et donc évoque son voyage du retour en France.

1) Dans quelles circonstances se déroule cet épisode ?

Le narrateur vient de faire le voyage retour vers la France et arrive au centre de rapatriement de Longuyon.

2) Quelle sorte de questions ne supporte – t- il pas d'entendre à propos de la déportation en camp de concentration ?

Des questions qui ont un sens dans une vie civilisée et confortable, mais qui sont sans aucun rapport avec une industrie conçue pour exterminer des êtres humains. Il n'a pas survécu à un manque de soins, mais à un crime contre l'humanité.

3) Le narrateur a subi un examen médical complet. Pourquoi l'attitude et la réaction du dernier médecin le surprennent – il ?

Le médecin offre une cigarette au patient en déclarant que le bon état de son organisme est « incroyable » ; alors que pour le narrateur c'est d'être encore en vie qui est « incroyable » (Les nazis détruisaient les camps et exterminaient les déportés pour éviter de laisser derrière eux des traces du système concentrationnaire).

4) Comment le narrateur s'y prend – il pour exprimer son ironie vis – à – vis de ce comportement ?

Il affecte une parfaite politesse : « c'est la moindre des choses », je lui dis pour ne pas le laisser parler tout seul », et même une sorte de confusion : « avoir un peu honte, me sentir suspect, pas de ma faute, pour un peu je m'excuserais ». A la fin de l'entretien, les propos du médecin sont portés à leur conséquence extrême : le narrateur aurait « une sacrée veine » et sans ce voyage, il n'en aurait sans doute jamais été conscient. Quel veinard ! Avant de renchérir parodiquement devant Hartoux: « ce voyage, il paraît, à en croire le toubib, que c'était un vrai sana », il conclut par cet euphémisme : je dois avouer que le monde des vivants me déconcerte un peu. »

5) En fait, pour le médecin qui n'a pas eu l'expérience directe des camps, à quoi l'expérience concentrationnaire se résume-t-elle ?

A un épuisement physique accéléré : « ...je ne crois pas me tromper si j'affirme que soixante pour cent des survivants vont mourir dans les mois et les années qui viennent, des suites de la déportation. De plus, même si les causes et les effets sont collectifs, le problème de la survie est considéré comme individuel, dans la mesure où le narrateur devrait se réjouir individuellement de l'information suivant laquelle soixante pour cent des autres étaient condamnés à court terme. Or ceux qui ont survécu, surtout à plusieurs années de camp , n'auraient pas pu tenir sans la présence d'un groupe solidaire et politiquement conscient.

6) En quoi cela s'oppose – t- il avec le point de vue de déportés ?

Haroux qui vient d'apprendre qu'il avait le cœur en mauvais état déclare : « Tu crois que je m'en fais, vieux ? On est là, il fait soleil, on devrait être partis en fumée ». Pour le déporté, un jour de survie dans le camp était déjà une victoire sur la mort. Les déportés ont de la fin des camps nazis une conception politique et morale qui paraît absente des préoccupations des gens qui les interrogent au retour. De plus, Hartoux ne dissocie pas son cas de celui de ses camarades : il emploie le collectif « on ».

7) Le premier contact avec l'administration confirme ce sentiment d'absurdité. Comment le narrateur s'y prend – il pour ridiculiser les comportements administratifs auxquels il est confronté ?

D'abord, comme par routine, l'employée distribue cigarettes et billets de banque ; c'est presque par accident qu'elle s'aperçoit de son erreur ; elle se retranche alors derrière le règlement. Le narrateur simule la compréhension vis – à – vis de l'employée soumise aux règlements ; c'est l'occasion d'adopter une attitude « intelligente, éclairée », tout en revendiquant clairement sa

qualité d'étranger, et en déniait formellement s'être « battu pour la France », ce qui accroît le dépit et la fureur d'Hartoux, bien Français, lui, et certainement honteux de voir l'administration française traiter ainsi son camarade de camp dont il connaît le passé résistant. L'intervention du chef de service permet à la critique de remonter d'un cran : l'attitude de l'employée devient caricaturalement mesquine, tandis que le cadre ne sait plus comment se sortir de la situation, des cigarettes ayant été attribuées à tort. Il invoque alors l'esprit du règlement, à défaut de la lettre, pour céder les cigarettes, non sans suggérer que le narrateur pourrait les rendre s'il n'était pas fumeur, affectant une générosité qui ne trompe que lui.

8) Comment le narrateur réagit – il ?

En rapportant l'appréciation « c'est pas croyable » d'Hartoux, il la situe dans une relation étroite avec les réactions d'incrédulité inverses qu'il constatait face à la logique nazie ; en fait il analyse un second choc des déportés avec la réalité, mais en sens inverse.

Même s'il ne la partage pas, il comprend l'amertume d'Hartoux : « il a dû rêver d'une France toute neuve, le dimanche, au camp, quand on avait le temps de rêver. ». Réflexion très ironique d'un observateur qui, en 1963, avait eu le temps de méditer sur le sens de l'Etat revenu en force dès 1944 : « Il avait l'air triste, Haroux, de constater la stabilité des structures administratives de son pays ». « Stabilité », ici s'oppose diamétralement à « neuve », ce n'est donc pas une qualité. Par contre, il revendique toujours les bienfaits pour la réflexion qu'un choc avec la réalité doit nécessairement apporter .

Lecture 4 : Nuit de cauchemar

TP 4 : « Depuis que ce type nous a raconté (p.223)...demande – t - elle » (p.232)

Après avoir raconté comment, au cours de la cinquième nuit dans le wagon, il a appris que le maquis du Tabou avait été détruit par les SS, le narrateur se projette au moment où, quelques jours après la fin de la guerre, il retourne à Semur avec son ami Michel pour essayer de retrouver la trace de leur ami Hans qui avait couvert la fuite des maquisards en continuant de mitrailler les SS.

1) Dans quelles circonstances se déroule la première scène dans la forêt ?

Michel et le narrateur s'efforcent de retrouver l'endroit de la forêt de Semur où le maquis du Tabou se dissimulait trois ans plus tôt.

2) Que constate le narrateur et quelle rêverie cela déclenche-t-il en lui ?

A l'emplacement des cabanes où logeaient les maquisards, du hangar où stationnaient trois voitures, une camionnette et des bidons d'essence, il ne reste que des traces d'incendie. Après trois ans, la végétation, la forêt, la nature « reprend ses droits » et efface toute trace de l'activité humaine.

Ce spectacle lui rappelle le désir qu'il avait un mois plus tôt de voir le camp de Buchenwald détruit et englouti par la forêt, jusqu' à la cheminée du crématoire et jusqu' au souvenir des fumées de chair brûlée – symbole de « l'obstinée résistance de la mort ». Il se projette dans une époque où tout aura été effacé, à une époque où les survivants auront disparu depuis longtemps, et où le souvenir de tout cela se réduira à une somme immémoriale de souvenirs, sans aucun lien avec aucune expérience sensible concrète de ce qui aura été vraiment réel.

3) Qu'est - ce que Michel s'entête à demander de retour à la ferme proche ?

Michel semble préoccupé de savoir si les maquisards n'avaient pas négligé la surveillance des alentours et ne s'étaient pas laissés prendre par surprise.

4) A quel personnage le fermier fait – il appel pour répondre à cette question ?

Sa fille Jeannine avait prévenu les maquisards, il la fait venir

5) Quelle importance a ce personnage pour la suite du récit ?

Elle a bien connu Hans et semblait intime avec lui. Le narrateur peut partager avec Jeannine des souvenirs de Hans qui n'a pas disparu dans l'oubli, puisqu'il manque encore à quelqu'un qui se souvient de lui. Elle s'aperçoit que le narrateur a eu la tête rasée et se demande si son frère rentrera de déportation.

6) Qu'a-t-on appris sur le frère de Jeannine ?

Arrêté après la destruction du maquis, il a été déporté en Allemagne et a écrit deux fois en Allemand, depuis de Buchenwald.

7) Pour quelles raisons, le narrateur garde – t - il le silence sur sa déportation dans le même camp ?

S'il est rentré du camp, l'absence du fils devient, par contre, plus préoccupante. Plus il y aura de déportés français du camp revenus, plus les chances de retour du fils paraîtront fragiles, ce qui est une réalité statistique. Le narrateur ne veut pas se trouver obligé de répondre à des questions sur l'existence dans le camp de concentration (il n'avait déjà pas répondu aux questions de son ami), ni peiner à trouver une explication rassurante et sans doute trompeuse à l'absence du fils de la ferme . Il a parfaitement observé l'anxiété des parents, la mère ne vivant plus que dans l'attente du retour de son fils.